



Journée des *aubépines*

Conférence • Concert • Lecture

Marcel Proust et
Anna de Noailles

Françoise Breuillaud-Sottas • Philippe Cassard
Ivan Morane

23 mai 2026 • Illiers-Combray

Cette année-là, quand, un peu plus tôt que d'habitude, mes parents eurent fixé le jour de rentrer à Paris, le matin du départ, comme on m'avait fait friser pour être photographié, coiffer avec précaution un chapeau que je n'avais encore jamais mis et revêtir une douillette de velours, après m'avoir cherché partout, ma mère me trouva en larmes dans le petit raidillon, contigu à Tansonville, en train de dire adieu aux aubépines, entourant de mes bras les branches piquantes, et, comme une princesse de tragédie à qui pèseraient ces vains ornements, ingrat envers l'importune main qui en formant tous ces nœuds avait pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux, foulant aux pieds mes papillotes arrachées et mon chapeau neuf. Ma mère ne fut pas touchée par mes larmes, mais elle ne put retenir un cri à la vue de la coiffe défoncée et de la douillette perdue. Je ne l'entendis pas : « Ô mes pauvres petites aubépines, disais-je en pleurant, ce n'est pas vous qui voudriez me faire du chagrin, me forcer à partir. Vous, vous ne m'avez jamais fait de peine ! Aussi je vous aimerai toujours. » Et, essuyant mes larmes, je leur promettais, quand je serais grand, de ne pas imiter la vie insensée des autres hommes et, même à Paris, les jours de printemps, au lieu d'aller faire des visites et écouter des niaiseries, de partir dans la campagne voir les premières aubépines.

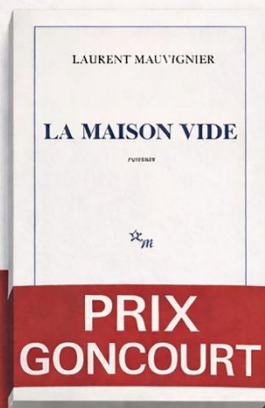
Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Prochain événement organisé à Illiers-Combray par l'association :



Maison de Tante Léonie — Illiers-Combray

RENCONTRE — DÉDICACE



Laurent
Mauvignier

Prix Goncourt
pour *La Maison vide*



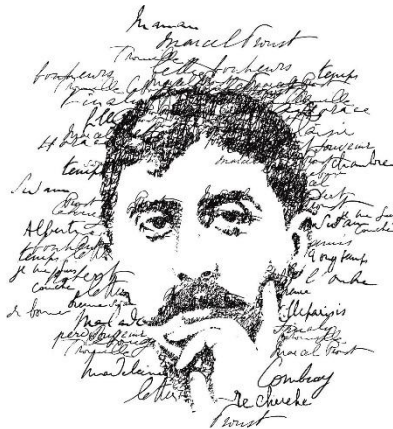
**PRIX
GONCOURT**

Samedi 27 juin 2026 à 15h
Maison de Tante Léonie
Illiers-Combray



Séance de dédicace en libre accès, à 16h, à l'Orangerie du musée

Ce programme, qui contient notamment une présentation du concert de Philippe Cassard (15h30, église d'Illiers-Combray), le texte des lettres de Marcel Proust lues par Ivan Morane (19h, Maison de Tante Léonie) et deux poèmes d'Anna de Noailles vous est offert par la



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Anna de Noailles

Née princesse Brancovan en 1876, Anna de Noailles appartient par ses origines à une double noblesse, roumaine et grecque, nourrie de traditions et de cosmopolitisme. Élevée dans un milieu cultivé, elle s'impose très tôt comme une figure singulière de la vie littéraire parisienne. En 1897, son mariage avec le comte Mathieu de Noailles l'introduit dans l'aristocratie française, sans jamais altérer son indépendance d'esprit.

Dès la parution de son premier recueil, *Le Cœur innombrable* (1901), salué par l'Académie française, elle rencontre un succès immédiat. Sa poésie célèbre avec ferveur la nature, le désir, la fragilité de la vie et l'ivresse d'exister. Chez elle, le monde sensible devient une matière vibrante, presque brûlante, où se mêlent exaltation et conscience aiguë de la finitude.

Tout au long de sa carrière, elle poursuit cette exploration dans de nombreux recueils, mais aussi dans des romans et des textes autobiographiques, où se mêlent souvenir, réflexion et invention.

Si son nom fut longtemps associé à une brillante vie mondaine, son écriture révèle une personnalité plus complexe, habitée par une exigence intérieure et une sensibilité parfois inquiète. À sa mort en 1933, elle laisse une œuvre singulière, portée par une intensité et une musicalité qui continuent d'émouvoir par leur sincérité et leur élan.

A **anna de Noailles**, qui fut une grande amie de Marcel Proust, est née il y a 150 ans, à Paris, le 15 novembre 1876.

Pour marquer cet anniversaire, notre traditionnelle « journée des aubépines » lui est cette année en grande partie dédiée.

En trois temps – **gratuits, ouverts à tous, simples curieux ou passionnés de longue date** – nous vous proposons d’allier, autour de Marcel Proust et de son amie poétesse, le savoir à l’émotion, la découverte à l’humour, et la joie d’écouter à celle de comprendre.

Bonnes aubépines à tous !

Un cousin de Saint-Loup avait épousé une jeune princesse d'Orient qui, disait-on, faisait des vers aussi beaux que ceux de Victor Hugo ou d'Alfred de Vigny et à qui, malgré cela, on supposait un esprit autre que ce qu'on pouvait concevoir, un esprit de princesse d'Orient recluse dans un palais des *Mille et Une Nuits*. Aux écrivains qui eurent le privilège de l'approcher fut réservée la déception, ou plutôt la joie, d'entendre une conversation qui donnait l'idée non de Schéhérazade, mais d'un être de génie du genre d'Alfred de Vigny ou de Victor Hugo.

Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*

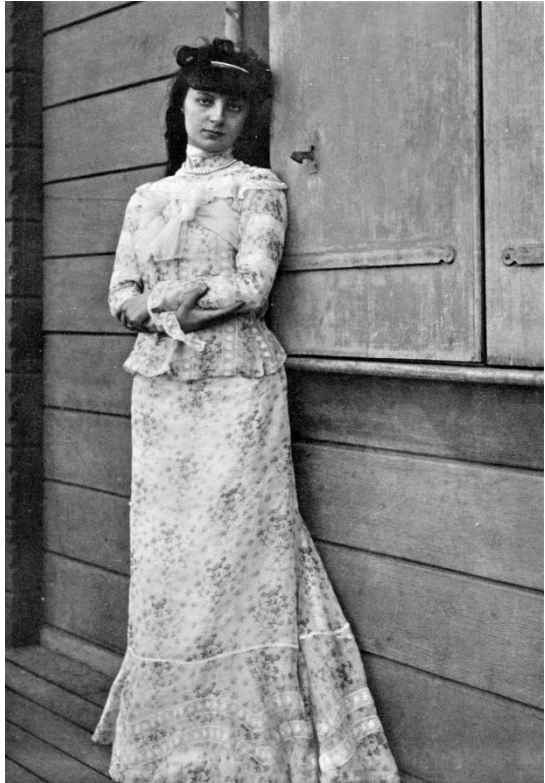
Entre gloire et oubli
Anna de Noailles, poétesse méconnue

Conférence de Mme Françoise Breuillaud-Sottas

10h30 - Salle des fêtes d'Illiers-Combray

*

Cette conférence est une invitation à cheminer dans le sillage d'Anna de Noailles (1876-1933), poétesse adulée du début du XX^e siècle, cofondatrice du *Prix Femina*, lauréate du Grand prix de littérature de l'Académie française et première femme commandeur de la Légion d'honneur. Des villégiatures d'enfance sur les bords du Léman, qui nourrirent son inspiration poétique, aux salons parisiens dont elle fut l'égérie, se dessine le parcours d'une femme sensible, moderne et attachante qui fut



l'amie de Marcel Proust, mais aussi d'Edmond Rostand, de Maurice Barrès, de Colette, de Jean Cocteau et de tant d'autres. En cette année 2026 qui marque le 150^e anniversaire de sa

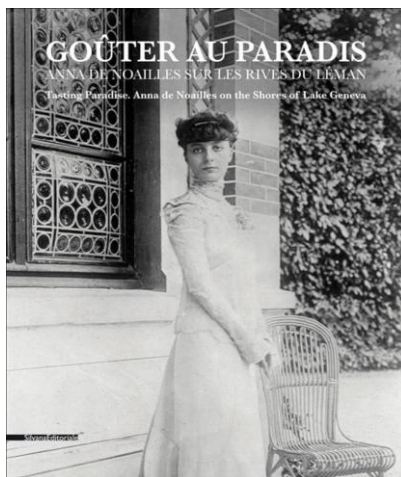
naissance, il est temps de redécouvrir celle qui se définissait comme « inutile mais irremplaçable ».

Une présentation visuelle, proposant de nombreuses photographies inédites, accompagnera cette conférence.

*

Françoise Breuillaud-Sottas, ancienne élève de l'École Normale supérieure, est docteur en Histoire de l'Université de Chambéry et chercheur associé au LARHRA (Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes, Lyon II). Auteur de plusieurs ouvrages et de nombreux articles, elle exerce depuis 2012 une activité de consultante en Histoire et de commissaire d'exposition.

Ses travaux portent sur l'Histoire du thermalisme, du tourisme et de la villégiature sur la rive sud du Léman. Ils l'ont tout naturellement conduite à être à l'origine de l'exposition que la Ville d'Evian a consacrée, en 2019, à la poétesse Anna de Noailles, dont elle a assuré le commissariat scientifique et la direction du catalogue associé.



— *Récital exceptionnel* —

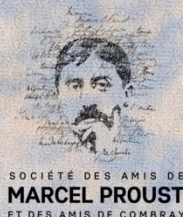
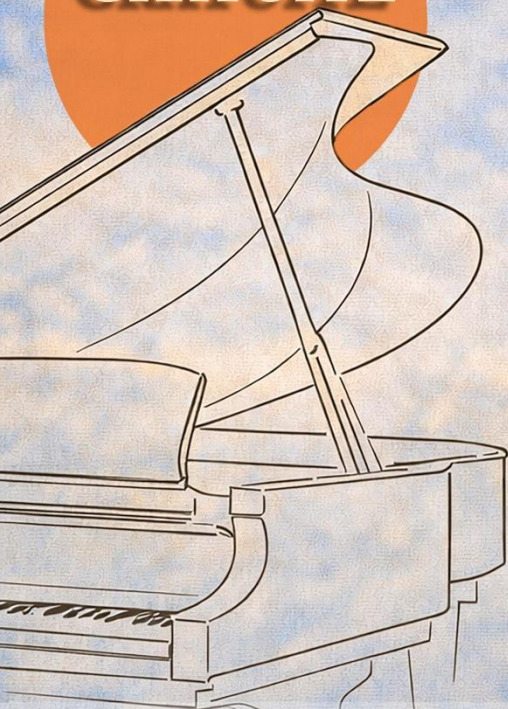
Philippe Cassard

piano

Église d'Illiers-Combray

Samedi 23 Mai - 15h30

**ENTRÉE
GRATUITE**



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Chopin, Fauré, Saint-Saëns... et Proust !

Récital de piano Philippe Cassard

15h30 – Église d'Illiers-Combray

Gabriel Fauré : Nocturne n° 2

Reynaldo Hahn : *Effets de nuit sur la Seine – Matinée parisienne*

Erik Satie : *Je te veux*

Claude Debussy : *La plus que lente. Valse romantique. Clair de lune. Jardins sous la pluie.*

Emmanuel Chabrier : *Mélancolie. Scherzo-Valse* (extraits des *Pièces pittoresques*).

Camille Saint-Saëns : *Valse mignonne*, op. 104

Maurice Ravel : *Pavane pour une infante défunte. Rigaudon* (extrait du *Tombeau de Couperin*)

Frédéric Chopin : *Barcarolle*, op. 60

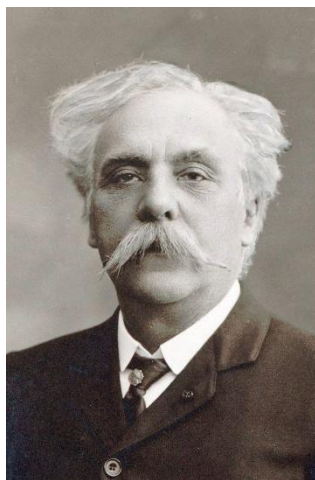
Les œuvres seront présentées par le pianiste.

*

La mère d'Anna de Noailles, Raluka Musurus, princesse Bibesco, (1847-1923), était une pianiste talentueuse, à laquelle de nombreux compositeurs dédièrent des œuvres : Reynaldo Hahn (*Deux cadences pour le Concerto pour deux pianos de Mozart*), Ignace Jan Paderewski (*Fantaisie Polonaise*), Charles-Marie Widor (*Sonate pour violon et piano n° 1*), Léon Delafosse (*Nocturne*). Gageons que la poétesse a peut-être entendu dans le salon familial certaines des œuvres de notre programme.

Ce programme propose autant une traversée du répertoire pianistique français du XIX^e siècle qu'une immersion dans un imaginaire : celui que la musique dessine chez **Marcel Proust**. Dans *À la recherche du temps perdu*, elle n'est jamais simple ornement, mais bien plus une expérience, presque une révélation. La fameuse « petite phrase » de Vinteuil devient ainsi « l'air national » d'un amour, et se métamorphose au fil du temps, du bonheur à « la grâce d'une résignation presque gaie ». Elle est tour à tour « la mauve agitation des flots que charme et bémolise le clair de lune » ou « un pays de montagne derrière l'immobilité apparente et vertigineuse d'une cascade » : autant d'images qui disent combien, chez Proust, la musique est indissociable d'une poésie de la sensation.

Parmi les compositeurs réels qui nourrissent cet imaginaire, **Gabriel Fauré** (1845-1924) tient une place privilégiée. Proust l'admirait profondément, au point de lui écrire : « Je n'aime, je n'admire, je n'adore pas seulement votre musique, j'en ai été, j'en suis encore amoureux. » Cette déclaration dit bien la nature de son rapport à la musique : une relation affective, presque charnelle. Le *Deuxième Nocturne* s'inscrit dans cette intimité : il avance sans emphase, dans des harmonies qui cachent habilement leur grande subtilité.



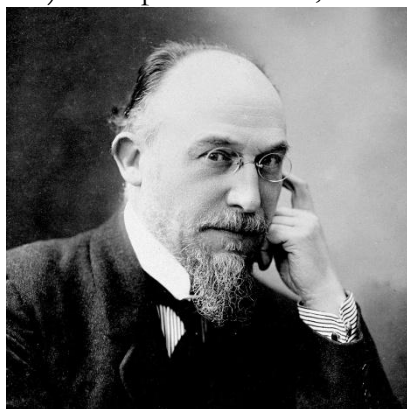
Avec **Reynaldo Hahn** (1874-1947), le lien devient plus intime encore. Hahn fut à la fois l'ami, le compagnon, et le confident musical de Proust. Leur relation, faite d'admiration réciproque et de discussions passionnées sur la musique, éclaire en profondeur la sensibilité de l'écrivain. De lui, Hahn dira : « Il sent la musique comme une harpe éolienne vibre aux vents ». Les *Effets de nuit sur la Seine* ou la *Matinée parisienne* traduisent ainsi un rapport au monde fait de nuances et de reflets, où l'émotion intérieure

semble naître insensiblement de la réalité extérieure, comme si celle-ci, à peine perçue, se prolongeait déjà en musique.



Photographie de Reynaldo Hahn dédiée à Marcel Proust

Le cas d'**Erik Satie** (1866-1925) est plus indirect, mais révélateur. Proust assiste en 1917 à la création du ballet *Parade*, œuvre profondément moderne, sur un argument de Jean Cocteau, avec des costumes et des décors dessinés par Pablo Picasso. Cette présence témoigne de sa curiosité pour les formes nouvelles. Mais c'est un Satie plus accessible que nous allons



entendre, avec *Je te veux*, pièce qui laisse entrevoir cette mélancolie légère, presque détachée, qui n'est pas sans évoquer certaines figures proustiennes, où l'envie le dispute à l'anticipation d'une déception.

Avec **Claude Debussy** (1862-1918), Proust découvre une



musique qui correspond plus directement à sa propre sensibilité. Il évoque, à propos de *Pelléas*, « des lignes vraiment imprégnées de la fraîcheur de la mer et de l'odeur des roses » : formule remarquable, qui pourrait tout aussi bien décrire son propre style. Les pièces ici réunies - *Clair de lune*, *Jardins sous la pluie* - participent de cette esthétique de la suggestion. Comme chez Proust, il ne s'agit pas de décrire, mais de faire sentir.

Emmanuel Chabrier (1841-1894) , quant à lui, apparaît dans

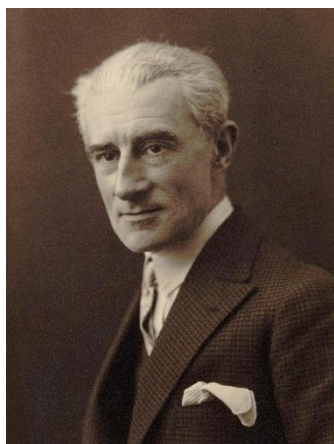
Jean Santeuil dans une scène essentielle, qui annonce toute l'analyse proustienne de la jalousie. Devant son amant, une femme chante une mélodie de ce compositeur ; mais, « en chantant elle ne le regardait pas ». Ce détail suffit à faire naître le soupçon, comme Tolstoï l'avait déjà montré dans



La Sonate à Kreutzer : la musique exprime une émotion qui n'est pas destinée à celui qui écoute. La jalousie naît précisément de cet écart entre l'expression et son objet. Le personnage comprend soudain que « ce n'est pas moi qui le lui fais sentir », et cette révélation ouvre un abîme. La musique devient ici le lieu

d'une vérité involontaire - préfiguration de la « petite phrase » de Vinteuil dans *Un amour de Swann*.

La relation de Proust à **Camille Saint-Saëns** (1835-1921) est plus critique, mais profondément intéressante. Il reconnaît la perfection formelle de sa musique, mais lui reproche ce qui, à ses yeux, en limite la portée : « Saint-Saëns manque de fond ». Car pour Proust, la musique véritable ne se réduit pas à la clarté ou à l'élégance ; elle doit ouvrir sur une dimension plus profonde, moins immédiatement saisissable, capable de troubler et de transformer celui qui écoute. Or, la musique de Saint-Saëns, si accomplie soit-elle, semble se livrer d'emblée, sans ce détour, sans cette part d'ombre qui fait naître l'émotion durable. La *Valse mignonne* illustre ainsi une forme de grâce parfaitement maîtrisée - mais dont le charme même, aux yeux de Proust, demeure peut-être trop transparent pour atteindre à cette vérité intérieure que la musique, parfois, révèle. La présence du compositeur dans ce programme permet aussi d'établir un lien avec le reste de notre journée, consacrée à Anna



de Noailles, dont il mit en musique plusieurs poèmes, parmi lesquels *Soir romantique* (voir pages suivantes).

Avec **Maurice Ravel** (1875-1937), la musique semble devenir elle-même mémoire. La *Pavane pour une infante défunte* n'évoque pas tant un passé réel qu'un passé rêvé, reconstruit - comme le temps perdu chez Proust. On sait en outre qu'il s'agit de l'œuvre qui fut jouée lors des obsèques de l'écrivain, le 21

novembre 1922. Quant au *Rigaudon*, il rappelle cette capacité à faire revivre des formes anciennes en leur donnant une vie nouvelle : non pas restaurer le passé, mais le recréer.

Enfin, **Frédéric Chopin** (1810-1849) occupe une place essentielle dans l'univers proustien. L'écrivain parle de ses phrases musicales « au long col sinueux et démesuré, si libres, si flexibles, si tactiles ». Cette description pourrait s'appliquer à son propre style : une phrase qui s'écarte, hésite, explore, avant de revenir « vous frapper au cœur ». La *Barcarolle* incarne parfaitement cette écriture musicale du détour et du retour, du mouvement et de la digression.



Au-delà des œuvres elles-mêmes, le piano occupe chez Proust une place symbolique essentielle. Il est à la fois instrument de mémoire et métaphore du temps. Grâce à ses résonances, il prolonge les émotions : le narrateur évoque ainsi un piano « qui vibrerait encore du toucher » de sa grand-mère disparue . Et il craint qu'une parole malheureuse ne vienne « blesser d'une dissonance le silence sensitif où, comme grâce à quelque pédale [de piano], aurait pu survivre longtemps en moi la tonalité du bonheur ».

Ainsi, dans ce programme, chaque œuvre ne vaut pas seulement pour elle-même, mais pour l'écho qu'elle trouve dans l'univers proustien. Toutes participent de cette expérience singulière où la musique révèle ce que nous ne savions pas que nous ressentions. Écouter ces pages, c'est peut-être, comme Swann face à la « petite phrase », éprouver soudain une part de nous-mêmes jusqu'alors méconnue.



Pianiste français parmi les plus reconnus de sa génération, **Philippe Cassard** se forme auprès de Dominique Merlet et Geneviève Joy-Dutilleux au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, où il obtient en 1982 les Premiers Prix de piano et de musique de chambre. Un séjour de perfectionnement à Vienne, puis les conseils de Nikita Magaloff, complètent ce parcours. Finaliste du Concours Clara Haskil en 1985, il remporte en 1988 le Premier Prix du Concours international de Dublin, point de départ d'une carrière internationale.

Les grandes scènes européennes l'accueillent dès lors aux côtés d'orchestres de premier plan, sous la direction de chefs tels que

Sir Neville Marriner, Charles Dutoit ou Armin Jordan. Son nom reste particulièrement associé à l'œuvre de Debussy, dont il a donné à de nombreuses reprises l'intégrale pour piano en une journée de concerts, dans plusieurs capitales musicales.

La musique de chambre et le lied occupent une place essentielle dans son activité. Partenaire recherché, il collabore avec de nombreux artistes majeurs et forme depuis 2011 un duo très applaudi avec la soprano Natalie Dessay, invité dans les salles les plus prestigieuses et à l'origine de plusieurs enregistrements remarquables.

Sa discographie, riche de plus de trente titres, est largement saluée par la critique, notamment pour ses interprétations de Schubert. En 2020, l'enregistrement des *Trios* de Beethoven avec David Grimal et Anne Gastinel a été distingué par un *Diapason d'Or*, un *Choc de Classica* et les *FFFF* de Télérama.

Parallèlement à sa carrière de concertiste, Philippe Cassard développe une activité de pédagogue et de passeur. Pour *France Musique*, il a conçu et animé près de mille émissions, dont « *Notes du traducteur* », récompensée par le Prix SCAM, et « *Portraits de famille* ». Chroniqueur à *L'Obs*, il est également l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés à Schubert et Debussy, ainsi que de récits et entretiens autour de la musique. Enfin, la direction de festivals – des Estivales de Gerberoy aux *Nuits Romantiques du Lac du Bourget*, puis à Fontdouce – complète le portrait d'un artiste à la fois interprète, penseur et médiateur.



Dans cet extrait du roman inachevé *Jean Santeuil*, Marcel Proust explore les contradictions du sentiment amoureux, entre consolation, soupçon et jalousie naissante. La musique, loin d'apaiser, révèle ici un décalage brutal : l'émotion du chant échappe à celui qui écoute et le laisse, soudain, à l'écart.

Arrivés chez elle, ils avaient commencé à monter l'escalier. Elle appela le concierge et l'envoya chez son beau-frère : « Dites que je n'irai pas au théâtre ce soir, dit-elle, et dites que je lui écrirai tout à l'heure pour lui expliquer. » Et le concierge ayant refermé la porte, elle tomba en pleurant dans ses bras. Alors il fut touché mais ne pouvait mêler qu'un sourire à ses larmes. Car une si grande douleur lui était ôtée qu'il ne pouvait s'attrister avec elle.

Elle se fâcha de le voir si gai. « Au fond, tu aimerais mieux ne jamais me voir », lui dit-elle. Elle lui disait maintenant « tu » aussi naturellement que « vous » tout à l'heure. Quand le soleil a paru, le ruisseau noir est luisant et bleu. « Oui, si je pouvais t'enfermer dans un cloître. Et même pas, ajouta-t-il. Quand les souffrances anciennes reviennent, ce n'est pas assez que tu n'en causes pas d'autres. Il faut que tu puisses les charmer en me prenant dans tes bras, en m'embrassant, en me laissant t'embrasser, en répondant non quand je te demande : « Est-ce que tel soir, tu as fait quelque chose de mal ? » Maintenant elle avait essuyé ses larmes, et avec mille gentilleses elle lui disait : « Mon chéri, mon petit moineau. » Et la foi que le chagrin de Françoise lui avait rendue commençait à se dissiper de nouveau. Il sentait cette fausse exubérance, cette vague insincérité, la même ardeur avec laquelle elle disait : « Je ne sortirai pas cet hiver. »

Elle se mit à chanter une mélodie de **Chabrier**. « C'est toi qui m'as fait sentir ce que c'est qu'aimer, tu es tout pour moi. » Et en chantant elle ne le regardait pas. Il tourna violemment sa tête avec ses mains. À son regard plein de questions, elle lui rendit un regard où la passion n'allait qu'à la musique et n'allait pas à lui. Il se dit : « Ce n'est pas moi qui le lui fais sentir. Qui le lui a fait sentir ? Ou si ce n'est personne, ce sera quelqu'un. » Et jaloux du cahier qui lui donnait l'idée de ce qu'il sentait qu'il ne lui donnait pas, il l'arracha violemment du piano.

Marcel Proust, *Jean Santeuil*



Anna de Noailles
par Philip de Laszlo

Philip de Laszlo

SOIR ROMANTIQUE

Anna de Noailles

Été, j'ai cherché trop longtemps
À lutter contre votre grâce ;
Ce soir, mon cœur est consentant,
Je suis voluptueuse et lasse.

Je vais près des obscurs lilas,
Dans l'ombre du marronnier
tendre,
Comme une âme qui dit « Voilà,
Mon cœur ne veut plus
se défendre. »

Tout m'ensorcelle, tout me nuit,
La nue est légère et tremblante.
Le désir, sur la douce nuit,
Glisse comme une barque lente.

Un train passe, brûlant plaisir,
Sa voix transperce l'atmosphère.
Les nerfs brisés l'on veut mourir,
Pourtant l'on veut vivre. Que faire ?

Ah ! je voudrais qu'un jeune cœur
Fût ce soir près de mon épaule,
Il respirerait ma langueur
Plus romantique que le saule.

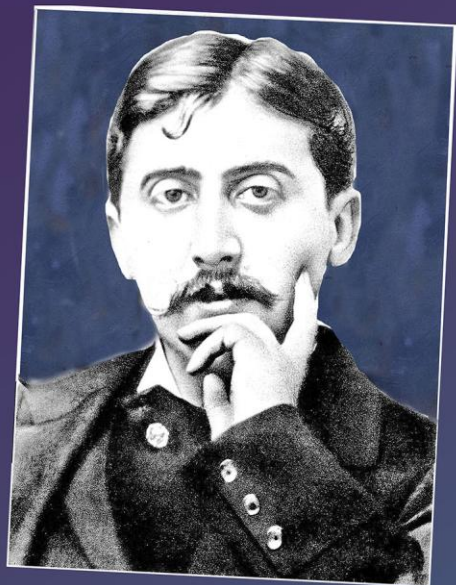
Je lui dirais : « Ce n'est pas vous,
C'est toute la nuit qui me tente.
C'est elle qui me fait le cou
D'une colombe haletante.

« Vous n'êtes qu'un adolescent,
C'est à la nuit que je dévoile
Mon cœur qui fond, l'or de mon
sang,
Et mon corps triste jusqu'aux
moelles. »

« Tous les arbres sont sensuels,
Toute la nuit est désarmée,
Et ses sanglots continuels
Montent dans le ciel de
fumée... »

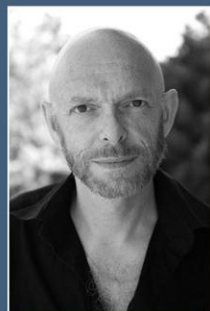
« Voyez comme l'air est fleuri.
Ne dites rien, je ne réclame
Que vous, que vos regards
meurtris,
Soyez une âme qui se pâme,
Une bouche pleine de cris,
Et pleurez, mon enfant
chéri... »

Lecture de la correspondance de MARCEL PROUST à ANNA DE NOAILLES



*« Je vous en prie,
ne me répondez pas,
le printemps ne nous remercie pas de l'aimer »*

23 MAI 2026 à 19 h
MAISON DE TANTE LÉONIE
(Illiers-Combray)



MAISON DE TANTE LÉONIE
MM
MUSÉE
MARCEL
PROUST

par Ivan MORANE
www.amisdeproust.fr

Lettres de Marcel Proust à Anna de Noailles

Lecture par Ivan Morane

19h – Maison de Tante Léonie
entrée gratuite à compter de 18h
dans le cadre de la Nuit Européenne des Musées

Cette manifestation bénéficie du soutien de la
Fondation La Poste

Les lettres adressées par Marcel Proust à Anna de Noailles dessinent bien davantage qu'une correspondance mondaine : elles témoignent, dans leur continuité, d'une relation singulière, née au tournant du siècle dans les salons littéraires, où Proust découvre en Noailles une voix dont l'éclat le saisit d'emblée. Proust y apparaît tour à tour lecteur émerveillé, critique fervent, ami inquiet, écrivain en quête de lui-même - et, disons-le aussi, parfois délicieusement flagorneur.

Dès le début de cette correspondance, le ton est à l'éblouissement. La poésie de Noailles y est reçue comme un phénomène à la fois nécessaire et imprévisible, capable de renouveler le monde sensible. Mais cet enthousiasme, poussé jusqu'à l'hyperbole, frôle volontiers l'excès : Proust rivalise d'images et de superlatifs, comme s'il cherchait à se hisser à la hauteur de celle qu'il célèbre - ou à s'en faire remarquer.

Très vite pourtant, l'admiration se double d'une attention plus intime : Proust écoute, rapporte, partage, comme lorsqu'il restitue avec un humour fébrile l'enthousiasme de Montesquiou. L'échange devient alors une communauté de ferveur, où la louange n'est pas seulement rhétorique, mais aussi une complicité.

À mesure que les années passent, le ton s'assombrit et s'approfondit. La mort de la mère, la maladie, le doute sur son œuvre traversent ces pages d'une gravité nouvelle. Noailles n'est plus seulement l'objet d'un culte esthétique : elle devient une présence à laquelle confier la douleur, une instance presque salvatrice. Dans le même temps, se dessine en creux la naissance de l'écrivain : hésitations sur la forme, appel au jugement, conscience aiguë de la singularité du travail à venir.

Ainsi, entre admiration et création, ces lettres donnent à entendre une voix en train de se former. Avec une sincérité parfois débordante, et parfois stratégiquement appuyée, elles éclairent ce moment fragile où la lecture des autres précède, et rend possible, l'invention de soi.

Jérôme Bastianelli

*



Comédien, metteur en scène, auteur, scénographe et éclairagiste, **Ivan Morane**, né en 1956, débute comme interprète en 1971, et comme metteur en scène en 1974.

Après hypokhâgne et khâgne au Lycée Henry IV (1974-1976), il est licencié en lettres à Sorbonne Paris IV (1977). Metteur en scène de théâtre, de grands spectacles et d'opéra, il a signé à ce jour environ 80 mises en scène dont « Faire danser les alligators sur la flûte de pan » avec Denis Lavant (Molière du meilleur seul en scène 2015), « Monsieur Proust » de Céleste Albaret avec Céline Samie (Lucernaire automne 2022 et Festival d'Avignon 2023).

En 2026, il met en scène au Festival d'Avignon « Mon Roi Lear » de et par Jean-Paul Farré. Auparavant, il a été assistant à la mise en scène (1971-1978) de Edmond Tamiz, Jean Serge, Pierre Franck, Georges-François Hirsch, régisseur son de Georges Brassens (1973) et de Georges Moustaki (1976), régisseur de Barbara, (1978) et de beaucoup d'autres...

Récemment, il a joué de 2014 à 2019 « La Chute » d'Albert Camus environ 200 fois, « Dans la solitude des champs de coton » de Bernard-Marie Koltès (rôle du Dealer) à l'Espace Cardin pour le Théâtre de la Ville (2023) et en tournée.

Au Festival d'Avignon 2021, il crée « Le procès Eichmann à Jérusalem » d'après Joseph Kessel qu'il met en scène et interprète seul en scène. Il est l'auteur et l'interprète de très nombreuses lectures/spectacles (dont « Choses Vues » de Victor Hugo ou « Correspondance Sand/Flaubert » qu'il interprète avec Marie-Christine Barrault).

Il participe comme lecteur à de nombreux festivals littéraires, a enregistré plusieurs livres-disques dont « Une journée d'Ivan Denissovitch » de Soljenitsyne (Coup de cœur de l'*Académie Charles Cros* en 2019) et travaille pour *France-Culture* et *Arte*.

Éclairagiste, il crée les lumières de tous ses spectacles ainsi que pour d'autres metteurs en scène et chorégraphes (dont André Lang, Jean Gillibert, Bernard Coignard, Jean-Charles Mouveau, Esther Ebbo, Bénédicte Nécaille...).

Ses plus récentes mises en scène de grands spectacles et évènements : *Son et Lumière du Château de Saint-Germain en Laye* (2012), *Panthéonisation de Maurice Genevoix* (2020), *Panthéonisation de Joséphine Baker* (2021), *Panthéonisation de Missak et Mélinée Manouchian* (2024), *80^{ème} anniversaire du débarquement* (Omaha Beach 2024).

Il a dirigé trois théâtres : le Théâtre de dix-heures (1978-1980), le Théâtre de Vanves (1992- 1996), la Scène Nationale d'Albi (1996-2006). En parallèle de ce dernier lieu, il a été Président de l'association des Scènes Nationales.

Sociétaire de la SACD, il est Officier des Arts et Lettres.

Lettre du 1^{er} mai 1901

Madame,

J'attendais vos vers avec la sécurité anxieuse de quelqu'un qui va avoir de la nouvelle beauté à admirer. J'étais aussi sûr de cela que le prince du conte - pour qui les abeilles travaillaient et fleurissaient les rosiers - était sûr d'avoir du miel et des roses. Car une nature géniale a son infailibilité comme la nature. Et ce qui tombera de votre cerveau sera toujours précieux comme sera toujours fine l'odeur des fleurs d'aubépine.

Seulement cette sécurité n'était pas tranquille parce que dans ces miracles certains que produisent, suivant des lois instinctives, les esprits poétiques, il y a tout l'imprévu de la pensée et du sentiment, que c'est un secret chaque fois nouveau, une réalité individuelle qui n'apparaîtra pas une seconde fois à quoi ils nous initient, ce qui fait qu'une rose ressemble à une rose, mais qu'une poésie ne ressemble pas à une autre poésie.

J'étais certain d'avoir de l'aussi bien mais je m'attendais à du nouveau. Et en l'un ni en l'autre je n'ai été trompé. Je viens seulement de les lire car je rentre seulement de chez M. de Montesquiou. Je partais quand on les a apportés et n'ai pu que les apercevoir (je ne lui en ai pas parlé, ai-je besoin de vous le dire, puisque vous m'avez demandé de ne pas les montrer). Et je viens de les mettre sous enveloppe pour Mlle Laparcérie. Mais combien déjà j'ai vu de choses que j'ai senti que j'aimerais plus particulièrement, cette expression particulière, cet air de famille ou plutôt cet air de personne qu'on retrouve avec délices dans un poète qu'on préfère aux autres. [...] Madame, je ne sais comment vous remercier et je souffre à penser que ces choses infinies vont se limiter ridiculement dans des esprits inhospitaliers. Je vous remercie de laisser ces vers se poser pour un soir comme ces pigeons qui défilent ce soir mais qui naguère

reposaient au bord de vos sandales. Ils reprendront ensuite leur vol qui ne s'interrompra plus.

Voici qu'il est une heure du matin tant je suis rentré tard de chez M. de Montesquiou. J'aurais encore mille choses à vous dire comme dit un vers célèbre de Coppée. En particulier que Mademoiselle Laparcérie va vous donner un rendez-vous.

Pardonnez-moi de vous avoir écrit si longuement et si mal, dans l'abrutissement de ces fastidieux préparatifs et dans celui qui vient d'une conversation longuement prolongée avec un causeur aussi brillant que Montesquiou. N'importe, on a tort de s'attrister quand on n'a pas les choses. Il est vrai qu'elles vous viennent généralement quand on ne les désire plus. Du moins pour vos vers cela ne sera pas arrivé et je les aurais connus quand je les aimais encore. Il y a deux ans je n'en connaissais que deux :

*« Mais qu'importe aux étés ivres d'éclosion
Ce que pèse à l'hiver la poussière des roses »,*

je demandais à qui pouvait en détenir d'autres, n'en savez-vous pas, ayant senti s'éveiller en entendant ces deux vers, une nouvelle passion littéraire que je ne savais comment contenter, comme la première fois que j'ai vu un Gustave Moreau et que j'ai entendu une mélodie de Fauré (je les cite parce qu'ils ont été des passions et non pour leur valeur qui peut être contestée). À ce moment je ne me doutais pas qu'un soir au lieu de deux vers je recevrais deux poèmes, presque retravaillés pour moi, écrits de la main du poète. Ce sont les poétiques revanches de la destinée, l'accomplissement d'un cher vœu intellectuel.

Bien respectueusement votre admirateur, Madame,

Marcel Proust

Lettre du 12 mars 1904

Madame,

Je ne vous écris plus pour vous dire les choses que je pense constamment à propos de vous, je sens si bien que cela doit vous être si égal. Mais les hommages sur lesquels vous êtes un petit peu moins blasée alors je veux tout de suite vous les faire connaître.

Ce soir j'ai dîné avec Montesquiou qui avec une exaltation presque malade dans la voix suraiguë soulignée par des gestes qu'il faudrait imiter a dit : « *L'Exhortation* ce n'est pas seulement sublime, merveilleux, ravissant, c'est la chose la plus belle que j'ai jamais lue, je crois pouvoir dire du haut de la compétence de mon goût et de l'étendue de ma culture que c'est exactement la chose la plus belle qui ait jamais été écrite. » Et alors il s'est mis à me la réciter toute entière, disant tout le temps, « Quel génie ! quel génie ! » et en sortant avec moi dans la rue il s'arrêtait tout d'un coup, levait les bras au ciel et murmurait : « Le ciel était ce soir d'une couleur que l'on ne peut dire », faisant arrêter les passants, et me faisant prendre une terrible grippe, et électrisé par la violence du choc que lui causait cette phrase il frappait le sol de ses pieds à se casser les talons en se renversant en arrière.

Ce n'est pas tout. Avant cela il avait parlé à nos hôtes de *La Prière devant le Soleil*. Et prenant un ton d'oracle avait dit : « Je vais vous dire exactement ce que c'est : c'est la plus belle chose qu'on ait écrite depuis *Antigone*. Quelle sublimité ! C'est plus beau que Sophocle. » Parlant des « bras où la tendresse abonde », il a dit que c'était « un mythe plus beau que le mythe païen de la Voie Lactée », et a récité admirablement je dois dire, faisant contraster le noble « Pont Euxin » avec le touchant cadran solaire provincial. Puis il a dit qu'il ne connaissait pas les vers de vous que j'ai cités dans *La Bible d'Amiens*, qu'il les trouvait plus beaux que tout, etc., etc.

Chère amie (pardon, Madame) ne croyez pas que je trouve notable qu'on dise tout cela, c'est l'inévitable écho de vos accents divins dans toute oreille humaine faite pour les entendre. Mais cela me remplit d'une telle joie chaque fois que j'ai le repos de laisser taire une minute mon admiration pour écouter une voix momentanément fraternelle reprendre l'autre couplet et me montrer que nous sommes à l'unisson sur votre compte et chanter sans nous être entendus le même cantique à votre louange que j'aime à vous le redire dans une même frénésie tendre de prière.

Vous a-t-on dit que je vous avais téléphoné avant-hier (le seul jour où j'aie pu me lever je ne sais plus lequel) pour demander si je pouvais venir vous remercier de votre sublime lettre (que je vous rendrai, car il me semble que certaines phrases dites à propos de moi, me dépassent infiniment, sont d'une beauté qui ne m'appartient pas et que vous devez publier).

Si vous voyez Hermant dites-lui que si dans un de ses articles il pouvait accrocher comme des cheveux sur la soupe deux mots sur ma *Bible d'Amiens* il me ferait grand plaisir, car cela ferait vendre quelques exemplaires à quoi je n'ai pas d'intérêt mais je voudrais que la généreuse action de mon éditeur de me publier ne lui soit pas trop désastreuse. Comme je fais un livre tous les dix ans Hermant n'a pas à redouter ce précédent. Mais je suppose que ses articles trop bien composés pour supporter dans leur économie l'introduction d'un élément étranger se refuseront à cette violence même en supposant qu'il le souhaitât possible par amitié pour moi ce que j'ignore. Du reste si cela vous ennuie de le lui dire je peux très bien le faire, et aussi ne pas le faire car cela ne servira à rien !

Votre respectueux,

Marcel

Lettre du 19 juin 1905

Madame,

Je vous en supplie, cessez d'être aussi gentille car je ne peux plus le supporter, c'est un poids de bonheur, de reconnaissance, d'émotion, de stupéfaction qui est trop fort et j'en mourrais. Et la peur que tout cela ne soit une plaisanterie, car rien ne peut entamer ma robuste tristesse, ma conviction que toutes ces pages sont détestables, une espèce de nougat indigeste, où il y a de tout, et qui reste entre les dents. Et pourtant, comme je sais que vous détestez toujours tout ce que j'écris, j'avais envie que vous en lisiez certaines pages (infiniment plus mal écrites que ce que je faisais avant d'être malade) pour que vous voyiez que tout de même je pensais un peu, n'étais pas si abruti qu'on dit. Aussi quelle joie dépassant toute espérance que vous ayez lu cela. Mais pardon de parler de moi. [...] Penser que vous m'avez écrit deux fois, que vous vous êtes fatiguée, que celle sans qui le soleil n'aurait pas d'éclat ni le monde de sens, répand sur moi cette attention divine. « Déesse cesse de me regarder, dit Ulysse, car je sens que mes jambes tremblent sous moi. »

Madame moi qui ai tant de joie chaque fois que je lis votre nom, les louanges qu'on vous donne, je ne sais comment je n'ai pas été heureux du tout en lisant le *Ballot*¹. Cette manière de raconter la *Domination* comme un autre roman m'a tout le temps donné un malaise inexplicable, comme si son individualité se dissipait au fur et à mesure, comme si on avait dit à Antoine qu'Élisabeth était d'une taille moyenne, avait de beaux sourcils, enfin des choses pouvant s'appliquer à d'autres. Il me semble qu'il est généralement mieux inspiré. Mais la vérité (ne le dites pas, je vous en supplie) c'est que quand elle était bien sa critique était très supérieure à lui-même, que j'ai toujours peu prisé comme goût. Et dans ces cas-là, cela se maintient un temps mais il y a toujours un patatras final comme dirait Gabriel de La Rochefoucauld.

¹ Voir encadré page suivante

Quant à la fin de l'article, je l'ai vraiment trouvée absurde. Ou alors je n'ai rien compris à la *Domination*. Jamais un caractère d'homme (et quand je dis jamais je pense à tous les plus beaux romans que je connais) ne m'a paru aussi réellement, aussi profondément un caractère d'homme que celui d'Antoine, dur, individuel et frappant comme une médaille de bronze de Pisano. Je vois le profil, l'âme donnée, où votre caprice ne pouvait rien changer. Sa douceur même, à la fin, est la douceur de ce même métal et son reflet merveilleux. Qu'il ait en lui une part de votre génie, comme tout ce qui est admirable y participe obscurément, c'est nécessaire. Mais parler de travesti ! C'est un homme de la tête aux pieds. Si on enlevait son vêtement, pardon Madame. Enfin je veux dire que c'est un homme qu'on trouverait, tout entier, et nullement un corps de femme. Ai-je tort ou est-ce Ballot ? Je crois que c'est Ballot parce que je crois que j'ai le goût plus sûr que lui, quoique je serais bien incapable de faire ses articles. Je me rappelle lui avoir entendu dire autrefois des choses sur Baudelaire qui m'ont fait penser que toute sa belle sagesse depuis était un revêtement postiche. Si Antoine est une femme, c'est un décès que j'enregistre dans l'humanité masculine. L'univers perd l'homme le plus homme, le mâle le plus authentique que je connaissais. C'est une grande perte, une grande peine. Il se peut que je me trompe. Je suis encore si ébloui de cette *Domination* c'est un livre si en dehors de tous les autres, c'est une merveilleuse planète conquise à la contemplation des hommes, mais si récemment encore, et si différente de tout ce que nous voyons sur la terre que je ne peux pas juger très nettement. Pourtant je pense encore au profil despotique inscrit dans la médaille de Pisano et je sais bien que ce n'est pas un travesti. Sans doute il y a de vous et beaucoup, mais c'est une création, ce n'est pas une incarnation, une abstraction. C'est tout le contraire. Ou je n'ai rien compris au livre. Pardon, Madame, de toutes ces lettres. Je vous envoie tous mes hommages de reconnaissance infinie, de respectueuse admiration.

Marcel Proust

Dans *La Domination*, roman publié en 1905, Anna de Noailles met en scène Antoine Arnault, jeune homme ambitieux et narcissique, dont l'ascendant sur les femmes nourrit à la fois l'illusion de sa toute-puissance et sa quête inquiète d'absolu. À travers une série de liaisons - de la tendre Corinne à la passion tragique pour Élisabeth - le roman explore les métamorphoses du désir et les limites de la volonté de domination. Peu à peu, l'orgueil initial se fissure : l'expérience amoureuse conduit le héros à une forme de désillusion et d'approfondissement intérieur, où la conquête cède la place à une conscience plus aiguë de soi et de l'autre.

La lettre que Marcel Proust adresse à Anna de Noailles le 19 juin 1905 s'éclaire pleinement si on la lit comme une réponse implicite à la critique que Marcel Ballot vient de publier dans *Le Figaro*, le 19 juin 1905. Là où Ballot réduit *La Domination* à un roman parmi d'autres, en reprochant à son héros une psychologie interchangeable - « des choses pouvant s'appliquer à d'autres » - et en allant jusqu'à suggérer qu'Antoine Arnault n'est « qu'un travesti », Proust s'attache au contraire à en défendre l'irréductible singularité. Lorsqu'il écrit que cette manière de raconter le livre « comme un autre roman » lui a donné « un malaise inexplicable », il reprend presque mot pour mot l'angle critique de Ballot pour le retourner : ce que celui-ci tient pour une faiblesse (le manque d'individualité) devient pour Proust le signe d'une profondeur mal comprise. De même, à l'accusation de travestissement, il oppose une image sculpturale d'une force remarquable - « un caractère d'homme [...] frappant comme une médaille de bronze de Pisano » - qui restitue au personnage sa densité virile et son unité intérieure. Ainsi, toute la lettre apparaît comme une contre-critique en acte : non seulement une défense passionnée de l'œuvre de Noailles, mais aussi une mise en cause des catégories réductrices de la critique journalistique, incapable selon lui de saisir ce qui, dans une œuvre, échappe précisément au général pour atteindre à l'unique.

Lettre du 22 juillet 1905

Madame,

(Je vous en prie ne me répondez pas, le printemps ne nous remercie pas de l'aimer.) Voilà que tous les vers que je ne vous ai pas cités sont ceux que j'aime le mieux, ou enfin tout autant que les autres. Comment ne vous ai-je pas parlé des sublimes boucliers d'argent (la rime est admirable). Et celle des deux plus beaux vers phosphore et Bosphore, et de l'air qui s'ébat au-dessus des sources, et des lieux où la fraîcheur s'est retirée, et du silence comme le lait dans la jatte, et des petits ponts du Jardin persan, et des mers de Marmara lumineuses et chaudes, et des mains d'or du Bouddha et de tout ! À toute minute je découvre quelque chose d'autre. Ainsi la violence avec laquelle vous faites tout resurgir en moi est telle que cela me rend absolument stupide. Exemple. Voilà deux jours que je me répète les vers sur la matinale et souveraine étoile, je la vois, je vis cette heure-là mais c'est seulement il y a deux minutes que j'ai compris la beauté de matinale, une étoile qui paraît quand il n'y en a plus d'autres, je n'y avais pas songé. Je ne me figure pas bien la sensation historique qu'une pareille œuvre peut dès maintenant causer. Il me semble que les gens devraient recevoir cela dans les yeux et ne plus jamais voir, garder un tremblement dans les genoux ; quelques cas de folie aussi. Comme certains phénomènes naturels. Et au moins l'insolation que nos miroirs centuplent. « Hier plusieurs personnes ont été frappées de congestion en lisant les *Poèmes de l'azur*. Une personne qui les avait lus dans son journal en traversant le Pont-Neuf est tombé le long de la berge. Des mariniers n'ont pu, etc. »

Vous dites que le printemps est au-dessus de ce que vous en dites. Mais ce que vous en dites est au-dessus de ce qu'il nous fait éprouver. Il y a, au-dessus de tout, le printemps tel que vous le sentez, au-dessous (du moins vous le dites) le printemps tel que

vous l'exprimez et nous le faites sentir et mille fois au-dessous le printemps tel que nous le sentons, sans vous. [...]. En tous cas jamais un poète n'a fait cela. Sur deux cents vers de Lamartine on en trouve deux donnant une impression exacte de la nature. Vous chaque vers. Vous avez dû écrire cela dans une vision surhumaine, une apocalypse de génie. Je vous écris, Madame, bien mal dans une crise d'asthme terrible, mais j'espère que vous rectifierez mes mots inexacts et vivifierez mes phrases inertes.

Votre respectueux admirateur,

Marcel Proust

*

Lettre du 27 septembre 1905

Merci Madame.

Ma pauvre Maman² n'admirait personne comme vous, elle vous avait une reconnaissance infinie de votre bonté pour moi. Elle meurt à cinquante-six ans, en paraissant trente depuis que la maladie l'avait maigrie et surtout depuis que la mort lui a rendu sa jeunesse d'avant ses chagrins, elle n'avait pas un cheveu blanc. Elle emporte ma vie avec elle, comme Papa avait emporté la sienne. Elle a voulu lui survivre pour nous et n'a pas pu...

Comme elle n'avait pas changé sa religion juive en épousant Papa, parce qu'elle y voyait un raffinement de respect pour ses parents, il n'y aura pas d'église, seulement à la maison demain jeudi à midi précis, et le cimetière, mais ne vous fatiguez pas, ne venez pas, ou seulement en tous cas ne venez qu'à la maison. Mais alors à midi car il n'y aura pas de prières à la maison, nous partirons donc tout de suite. Aujourd'hui je l'ai encore, morte

² Jeanne Weil, la mère de Marcel Proust, était décédée la veille, le 26 septembre 1905.

mais recevant encore mes tendresses. Et puis je ne l'aurai jamais plus.

Votre respectueux ami

Marcel Proust

*

Lettre de février 1906

Madame,

Toutes vos démarches et vos présents sont d'une Déesse et votre dépêche me remplit d'un sentiment de gratitude infinie. Je ne vous en ai pas remerciée. Pardonnez-moi. Moi qui ne croyais pas aux anniversaires, le jour terrible de l'an a eu sur moi une puissance d'évocation terrible. Il m'a tout d'un coup rendu les mémoires de Maman que j'avais perdues, la mémoire de sa voix. Pardonnez-moi j'étais trop malheureux pour pouvoir faire acte de quelqu'un qui décide de continuer à vivre, qui écrit car à vous je ne peux écrire sans que toute ma pensée, sans que tout mon cœur se soulèvent et ils sont si blessés.

Je suis rentré chez moi, mais si souffrant ! Je n'ai pu me lever depuis que je suis revenu. Je commence à croire que je ne pourrai plus jamais aller vous voir et j'aurais presque mieux aimer alors ne vous connaître jamais.

Votre respectueux ami

Marcel Proust

*

Lettre adressée vers la mi-décembre 1908

Madame,

Est-ce que vous voudriez me permettre sans préambule, de vous demander un conseil ? Je voudrais, quoique bien malade, écrire une étude sur Sainte-Beuve. La chose s'est bâtie dans mon esprit de deux façons différentes entre lesquelles je dois choisir. Or je suis sans volonté et sans clairvoyance. La première est l'essai classique, l'essai de Taine en mille fois moins bien (sauf le contenu qui est je crois nouveau). La deuxième commence par un récit du matin, du réveil. Maman vient me voir près de mon lit, je lui dis que j'ai l'idée d'une étude sur Sainte-Beuve, je la lui soumets et la lui développe.

Pouvez-vous me dire ce qui vous paraît le mieux ? J'aurais tant à vous demander pardon que mon épuisement renonce à l'entreprendre, mais ce qui rend mon audace folle est aussi ce qui l'excuse ; c'est parce que vous êtes notre plus grand écrivain qu'il est monstrueux de vous ennuyer de ces riens, mais c'est aussi pour cela que votre conseil est irremplaçable.

Daignez accepter, Madame, ma plus profonde admiration respectueuse.

Marcel Proust

*

Lettre du 26 juin 1913

Madame,

Je peux bien difficilement vous écrire dans l'état de santé où je suis actuellement. Mais je veux vous dire (et j'en suis d'autant plus ravi que je n'avais pas eu tout à fait la même impression (je

vous la dirai tout à l'heure) quand je n'avais lu que des fragments dans les journaux) que si j'ai trouvé quand j'ai lu *Les Éblouissements* qu'ils étaient infiniment au-dessus du merveilleux *Cœur innombrable*, de l'admirable *Ombre des jours* - cependant je trouve cette même distance et plus grande encore entre votre nouveau livre et *Les Éblouissements* infiniment dépassés.

Pour vous (et cela aurait dû être ainsi pour moi) les admirables fragments que j'ai lus contenaient tout ce que vous connaissiez, comme une Monade reflète l'univers. Mais en réalité ils ne donnaient pas idée du livre, parce que par la personnalité unique de votre forme (cependant à mon avis, plus belle, plus pénétrée complètement par l'esprit qui s'y résorbe qu'elle n'avait encore jamais été, vraiment la corde du violon où n'existent plus que les nuances de la pensée de l'artiste) [ils] rappelaient ce que vous étiez, et que ignorant à quoi se rattachait la pièce nouvelle, celle-ci faisait plutôt penser à votre passé qu'à un tel renouvellement. Je ne dis pas qu'il y ait un lien romanesque ou dramatique entre les pièces comme dans la *Chute d'un Ange*, *Éloa*, etc. Mais l'identité des sentiments où l'on se trouve quand on compose est une unité aussi. Et ainsi il y a dans ce volume tout un long poème qui ne se peut briser. Ou du moins dont les morceaux peuvent se briser, mais comme les *Adieux de Wotan*, le *Prélude de Tristan*, entendus autrefois à l'Orchestre Pasdeloup ou Colonne ne pouvaient tout de même pas donner l'idée de l'œuvre wagnérienne entière. C'est à celui-là que l'extraordinaire croissance de votre génie (et surtout sa pénétration de plus en plus organique dans votre forme) font penser. Il y a vraiment entre ce que vous écrivez maintenant et les choses admirables que vous avez écrites et qui resteront toujours merveilleuses, la même différence qu'entre *Lohengrin* et *Tannhäuser* - et *Tristan*, les *Maîtres chanteurs*, *Parsifal*.

Disons que ce volume est pour une moitié *Tristan*, pour l'autre *Parsifal*. Il est admirable que ce phénomène de multiplication des cellules sonores par l'effet de l'infusion, de l'inoculation sous-jacente des mille richesses de la pensée, ait pu se produire dans

le langage, comme dans la musique. Ce même miracle de biologie spirituelle est bien émouvant. Pour moi qui ne puis dans ces domaines si supérieurs à la vie commune, bannir entièrement l'idée de miraculeuses concordances, de grands chagrins que j'ai eus cette année et que j'ai encore, me semblent comme une préparation à ressentir plus entièrement certaines pièces de ce livre. Quel sens poignant (et d'ailleurs en faisant un de ces contresens toujours permis quand on a une fois saisi le véritable) prennent pour un malade mourant dans son lit des vers comme :

Car rien qu'en vivant, tu t'en vas !

Que de choses je voudrais vous dire si je le pouvais, mais vous ne doutez pas qu'un seul mot de votre livre n'ait été et ne doive être l'objet de mes délectations, de mes méditations sans fin suivies d'un retour ému, tendre, passionné, respectueux, vers vous !

Marcel Proust

*

Lettre adressée vers la mi-novembre 1913

Madame,

Je vous remercie infiniment de m'avoir écrit. Mon livre n'a aucun succès. En eût-il que je ne pourrais en ressentir aucune joie car je suis trop triste en ce moment.

D'ailleurs j'ai oublié mon livre ; je suis plongé dans *Les Vivants et les Morts* et je dois dire pas comme je devrais, dans un esprit assez égoïste, pour y chercher des directions et des oracles.

Ne prenez pas la peine de m'écrire car cela vous fatiguerait. Mais si vous pouvez me lire, cela me fera bien plaisir, surtout toute la

seconde partie du chapitre appelé : *Un amour de Swann*. Dans le premier chapitre (*Combray*) il y a aussi quelques pages que vous aimerez peut-être. Mais vraiment séparé des autres volumes, cela n'a pas grand sens.

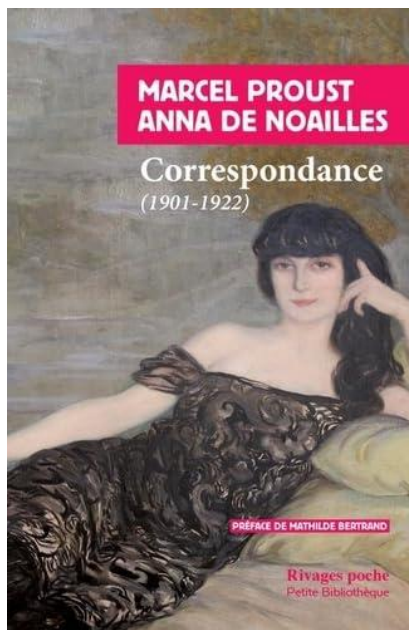
Vraiment vous lirez cela ? Vous avez la magnifique charité du génie.

Votre admirateur reconnaissant

Marcel Proust

*

La correspondance de Marcel Proust avec Anna de Noailles a été éditée en livre de poche aux éditions *Rivages*, avec une préface de Mathilde Bertrand. L'ouvrage est en vente (10 €) à la boutique de la Maison de Tante Léonie.



Poème de l'Azur
Extrait des *Éblouissements* – 1907
Anna de Noailles

Le jour d'été suffoque, étouffe, perd haleine
Sous l'implacable ciel de blanche porcelaine.
Tout brûle, consumé d'un voile de safran,
Et rêve à quelque acide, invisible torrent...
Les souffles, les élans, les chants, les rumeurs cessent.
Entre les arbres, dont les verts sommets le pressent,
Le ciel est blanc ainsi qu'une rue à Tunis.
Le parfum des œillets, du benjoin et des lis
Fait autour des jardins de flottantes tonnelles.
Le jour luit comme un char que traînent cent mille ailes !
La douce, palpitante et plaintive chaleur
À soif comme un sillon, comme un gosier de fleur,
Comme un enfant qui court dans un jardin d'Espagne.
Ô sécheresse ardente enflammant la campagne
L'air est vide, la vie est retirée au loin
Dans la fraîcheur des bois, de la vigne, du foin,
Près de la source où l'air s'ébat et semble humide.
– Mais, moi, ô Sécheresse, ô ma jaune Numide,

Ô tireuse de l'arc, guerrière de l'été,
Je veux toucher ta joue et ton cœur dilaté,
Ta blancheur qui ressemble au beau temple d'Égine,
Qui ressemble au vol blanc des cigognes de Chine,
Aux Bouddhas assoupis dont les mains sont en or,
A l'immense chaleur des places de Louqsor,
Aux mers de Marmara lumineuses et chaudes,
Aux marchés de Turquie où tant de fièvre rôde,
Où le besoin de boire est un si dur désir
Qu'une pastèque fait sangloter de plaisir !
A Téhéran qui gonfle et balance ses dômes,
A Mossoul qui se meurt sous des baisers d'aromes,
Où l'on voudrait, frappant un azur submergeant,

Lever contre le ciel des boucliers d'argent !
– Mais qu'importe, chaleur, ta force âpre et cruelle,
C'est toi la vie ardente, avide, sensuelle !
C'est toi qui rends soudain sulfureux et strident
Le doux bord alangui des routes d'Occident ;
C'est toi qui viens briller sur les stores de toile
Comme une matinale et souveraine étoile,
Toi qui fais éclater comme un fruit de Blidah
Les timides volets des blanches vérandas,
Qui fais qu'un mol étang où quelque barque chôme
Deviens plus langoureux que les rives de Côme,
Et que le cœur, enfin, lumineux, écarté,
S'enivre de loisirs, de mort, de volupté,
D'âcres langueurs, de feu, de secrets, de phosphore
Comme un blanc cimetière ouvert près du Bosphore...



DEVENEZ PARRAIN / MARRAINE DE LA MAISON DE TANTE LÉONIE MUSÉE MARCEL PROUST



**Par un soutien mensuel déductible,
vous contribuez durablement à faire vivre
le seul musée entièrement dédié à Marcel Proust,
financé à 90% par des fonds privés.**



www.amisdeproust.fr/parrainageMTL

En devenant parrain ou marraine de notre musée, notamment par un don mensuel, vous contribuez directement à la vie du musée et au développement de ses projets, tout en bénéficiant d'une déduction fiscale.

Par votre engagement, vous participez à la transmission durable de ce lieu de mémoire et de création, à la fois maison historique, musée d'art, et introduction à un chef d'œuvre de la littérature.

**Société des Amis de Marcel Proust
et des Amis de Combray
- association reconnue d'utilité publique -**

Président d'honneur

Robert de Puységur

Membres d'honneur

M. le ministre de l'éducation nationale

Mme la ministre de la culture

Mme la maire de Paris

M. le préfet d'Eure-et-Loir

M. le président du conseil régional du Centre – Val de Loire

M. le président du conseil départemental d'Eure-et-Loir

M. le maire d'Illiers-Combray

M. le maire de Cabourg

M. le recteur de l'académie d'Orléans-Tours

Mme la présidente du Centre national du livre

Président

Jérôme Bastianelli

Vice-président

Jean-Yves Tadié

Secrétaire générale

Anne Imbert

Secrétaire générale adjointe

Anne Heilbronn

Trésorier

Éric Unger

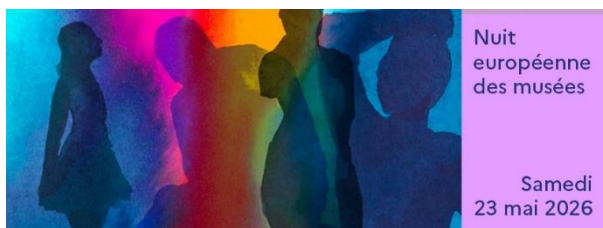
Conseil d'administration

Jérôme Bastianelli, Antoine Compagnon, de l'Académie française, Élyane Dezon-Jones, Emily Eells, Rémi Frentz, Emmanuel Glaser, Anne Heilbronn, Jean-Paul Henriet, Anne Imbert, Anne de Lacretelle, Alexandra de Léal, Jacques Letertre, Dominique Mabin, Nathalie Mauriac Dyer, Emmanuel Pradère, Nicolas Ragonneau, François de Ricqlès, Bruno Saillant, Isabelle Serça, Jean-Yves Tadié, Éric Unger.

Conseillère Technique

Anne Borrel

La Société des Amis de Marcel Proust remercie le Conseil départemental d'Eure-et-Loir, la Communauté de communes «entre Beauce et Perche», la ville d'Illiers-Combray, la Fondation La Poste et la paroisse d'Illiers-Combray pour le précieux soutien qu'ils accordent à cette «journée des aubépines». Nos remerciements vont également à tous ceux qui ont rendu cette journée possible, en premier lieu notre conférencière et nos artistes invités, ainsi que les équipes de la Maison de Tante Léonie et les bénévoles de l'association.



www.amisdeproust.fr

Toutes photos en droits réservés, sauf p. 14 (haut) © Société des Amis de Marcel Proust, p. 18 © Lyodoh Kanako.

— Récital exceptionnel —
Philippe Cassard
piano

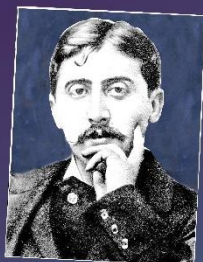
Église d'Illiers-Combray
Samedi 23 Mai - 15h30

ENTRÉE
GRATUITE



Chopin, Fauré, Saint-Saëns... et Proust !
www.amisdeproust.fr

Lecture de la correspondance de
MARCEL PROUST
à ANNA DE NOAILLES



*« Je vous en prie,
ne me répondez pas,
le printemps ne nous remercie pas de l'aimer »*

23 MAI 2026 à 19 h
MAISON DE TANTE LÉONIE
(Illiers-Combray)



par **Ivan MORANE**
www.amisdeproust.fr



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

